

LA NOUVELLE COMMUNICATION

Paris, 1981, pages 115 - 145

COMMUNICATION

Oh! c'est elle, la bête qui n'existe pas. Eux, ils n'en savaient rien, et de toutes façons - son allure et son port, son col et même la lumière calme de son regard - ils l'ont aimée.

Elle, c'est vrai, n'existait point. Mais parce qu'ils l'aimaient bête pure, elle fut. Toujours ils lui laissaient l'espace. Et dans ce clair espace épargné, doucement, elle leva la tête, ayant à peine besoin d'être.

Ce ne fut pas de grain qu'ils la nourrissent, mais rien que, toujours, de la possibilité d'être. Et cela lui donna, à elle, tant de force qu'elle s'en fit une corne à son front. L'unicorne. Et puis s'en vint de là, blanche, vers une vierge, et fut dans le miroir d'argent et puis en elle.

Rainer Maria Rilke, Sonnets à Orphée, II, IV (traduction d'Armel Guerne)

L'ARRIÈRE-PLAN

Au moment où éclata la Seconde Guerre mondiale, les percées les plus prometteuses dans les sciences du comportement provenaient de l'analyse freudienne, de la psychologie de la forme et de l'anthropologie culturelle. La linguistique avait commencé à faire peau neuve sous la direction de Sapir [270; 271; 274; 275] et de Bloomfield [48]. La psychiatrie se détachait peu à peu de l'étude exclusive du patient individuel pour se tourner vers l'étude des relations humaines, notamment sous l'éclatante influence de Sullivan [309], et une mathématique des relations humaines prenait forme avec Kurt Lewin [211] et L. F. Richardson [261].

Pendant la Seconde Guerre mondiale et juste après cette période de confusion, une série d'approches nouvelles extrêmement importantes virent le jour, qui se développèrent de façon plus ou moins indépendante dans nombre de lieux différents. Cependant, la possibilité d'une pertinence pour les sciences du comportement des travaux de George Boole [53], de Whitehead et de Russell [333] restait toujours inexplorée. Toutes ces poussées en avant un peu dispersées furent précipitées par le développement de l'ingénierie électronique pendant la guerre. Une liste partielle des noms et des lieux correspondant aux principales avancées donnera une idée de ce qui se produisit.

Rosenblueth à Cambridge et à Mexico, Wiener et Bigelow [264] au Massachusetts Institute of Technology, étaient en train de poser les fondements de ce qu'on allait appeler la cybernétique, généralisant aux domaines de la biologie et de l'organisation sociale ce que les ingénieurs et les mathématiciens avaient appris sur les mécanismes auto-correcteurs. A Princeton, von Neumann et Morgenstern [250] jetaient les bases de la théorie des jeux. En Angleterre, Craik [81] écrivait à Cambridge, peu avant de mourir prématurément, *The Nature of Explanation*, qui soulevait toute la question de la manière dont sont codés les messages dans un système nerveux central réticulé.

Attneave [7], Stroud [308], et d'autres à Stanford, vinrent à lire le petit ouvrage de Craik et y trouvèrent l'inspiration d'une nouvelle approche des problèmes de la perception et de l'action d'adaptation.

À Vienne, Bertalanffy [30] construisait les bases de la théorie des systèmes en mettant plus particulièrement l'accent sur les systèmes (par exemple les organismes) qui disposent d'une source continue d'énergie tirée de l'environnement. Shannon [297] et d'autres qui travaillaient aux laboratoires de la compagnie Bell Telephone élaboraient la structure de ce qu'on appelle aujourd'hui la théorie de l'information. Ashby [4; 5], à Gloucester (Angleterre), concevait de nouveaux modèles destinés aux théories de l'apprentissage et de l'évolution du cerveau.

On pourrait citer d'autres noms comme ceux de Mac Culloch et Pitts [229; 230], Lorente de No [220], Rashevsky [260], Tinbergen [313], Lorenz [222], pour leur contribution à cette orientation générale.

Ce qui s'est produit là, c'est l'introduction dans les sciences du comportement d'un certain nombre d'idées d'une simplicité, d'une élégance et d'une puissance très grandes, qui touchaient toutes à la nature de la communication, au sens le plus large du terme. Les démarches et les enchaînements de la logique furent alors codés dans les séquences causales des ordinateurs. Le résultat fut que les *Principia Mathematica* devinrent une pierre angulaire de la science.

L'HISTOIRE NATURELLE D'UN ENTRETIEN

Le présent ouvrage est une tentative de synthèse. Il a été écrit par cinq personnes que les problèmes de la communication dans différents domaines intéressent à titre professionnel, et qui tentent une synthèse vaste et abstraite à partir de données très concrètes 1.

Nous partons d'un entretien particulier réalisé un jour précis entre deux personnes dont l'identité est connue, en présence d'un enfant, d'une camera et d'un cameraman. Nos données de base sont les innombrables détails d'activité vocale et corporelle enregistrés par ce film. Le traitement que nous avons fait subir à ces données, nous l'avons intitulé une « histoire naturelle », parce qu'un minimum de théorie en a orienté le recueil. Le cameraman fit inévitablement une certaine sélection dans ses prises de vues, et « Doris », le sujet de l'interview, fut choisie pour cette étude non seulement parce qu'elle et son mari consentaient à ce qu'on les étudie de la sorte, mais aussi parce que cette famille souffrait de difficultés interpersonnelles qui l'avaient conduite à rechercher une aide psychiatrique particulière.

Ces matériaux, donc, bien que recueillis dans des circonstances peu fréquentes dans les relations interin-

dividuelles, fournissent néanmoins les données de l'histoire naturelle de deux êtres humains au cours d'un bref laps de temps. Ces données sont elles-mêmes suffisamment peu altérées par la théorie pour que les cinq auteurs, chacun avec ses tendances et ses intérêts théoriques spécifiques, aient pu les approcher simultanément. En outre, nous avons partagé quelque chose de moins tangible que les données communes: certaines théories ou présuppositions sur ce qui se produit lorsque deux personnes entrent en interaction.

LES PRÉMISSSES THÉORIQUES

Dans ce chapitre préliminaire, ma tâche principale consiste à donner un aperçu des prémisses théoriques que nous ont inspiré de récents progrès dans l'étude de la communication humaine.

LES PRÉMISSSES FREUDIENNES

1. De la théorie freudienne, nous acceptons cette prémissse que seuls certains aspects du processus de la communication humaine peuvent accéder à la conscience des participants. Notre position diffère cependant de celle de nombreux freudiens de la première heure sur deux points qui sont mineurs tant que l'on en reste au plan de la théorie, mais qui revêtent une importance majeure dans leurs implications méthodologiques. L'important correctif que les freudiens apportèrent à la réflexion de l'homme sur la nature humaine fut d'insister sur l'inconscient; l'erreur qu'il fallait corriger, c'était l'idée que le processus mental est essentiellement sinon entièrement conscient. Cette erreur prend sa source dans la culture du XVIIIe siècle et, au-delà, dans la Réforme et jusque dans les philosophies judéo-classiques du libre arbitre. Aujourd'hui elle semble presque invraisemblable.

(...) De plus, nous nous attendons à ce que l'analyse minutieuse de la parole et des gestes révèle que les messages, sous ces deux modalités, contiennent une grande quantité de matériaux inconscients possédant les caractéristiques des processus primaires. Nous nous attendons par exemple à ce qu'un attouchement inconscient de la robe témoigne ou résulte sans doute d'un intérêt sexuel et / ou de son refus puritain.

4. De la théorie freudienne, nous reprenons aussi une notion de transfert généralisée: toute personne qui émet des signaux qu'elle a appris le fait en supposant (généralement de façon inconsciente) que le récepteur de ces signaux les comprendra « correctement », c'est-à-dire qu'elle présume que son interlocuteur du moment ressemble psychologiquement à quelque partenaire antérieur (ou même fictif) avec lequel elle a acquis à l'origine ses habitudes en matière de communication.

5. La notion de projection est liée de très près à la notion de transfert. Ce principe d'explication diffère cependant du transfert en ce qu'il n'invoque pas de tiers historique ou de personnage fictif. Quand A « projette » sur B, il postule simplement que les signaux de B doivent être interprétés comme A les interpréterait s'il les avait lui-même émis. C'est-à-dire que A postule que B opère en fonction de systèmes de codage similaires au sien. Le transfert et la projection peuvent tous deux, bien entendu, jouer de façon prospective. A peut s'attendre à ce que B réalise une action significative du type de

celle dont quelque personnage historique dans la vie de A aurait fait preuve dans des circonstances similaires (transfert); ou bien il peut espérer que B se conduira comme il se serait lui-même comporté en des circonstances semblables (projection).

6. Il faut également mentionner l'identification. Ce principe explicatif fait appel à l'idée: « Si tu ne peux pas les battre, rallie-toi à eux » - ou, du moins, imite-les tels que tu les vois. On dit que A s'identifie à B lorsqu'il se met à modéliser ses propres actes significatifs en fonction de ce qu'il pense être les principes de codage de B.

Il est à noter que tous ces principes - le transfert, la projection, et l'identification - sont sans doute inconscients dans leur façon d'opérer, et plus ou moins contraignants. C'est-à-dire qu'il est probable que toute erreur que A peut faire dans ses suppositions concernant B aboutit à ce que A agisse de telle manière que B soit forcé de confirmer ces erreurs en agissant comme si les suppositions de A étaient vraies. Un cas tout particulièrement intéressant se présente lorsque A agit d'une manière qui pousse B à s'identifier à l'image de soi de A - laquelle peut être fausse.

De plus, on ne doit pas supposer que ces principes explicatifs ou descriptifs s'excluent mutuellement. On peut avoir un cas où A consciemment ou inconsciemment suppose que B est un de ses parents (transfert). Mais l'attitude adoptée par A face à ses parents peut avoir comporté une identification². Il adoptera alors à l'égard de B ce rôle qu'il avait précédemment adopté vis-à-vis de ses parents.

LES PRÉMISSSES DE LA PSYCHOLOGIE DE LA FORME

De la psychologie de la forme, nous avons retenu une prémissse de très grande importance, celle qui veut que l'expérience soit ponctuelle. Nous ne ressentons pas l'existence d'un continuum sensoriel: au contraire, notre perception est morcelée en ce qui nous semble être des événements et des objets. Dans la psychologie de la forme, cette idée est le fondement de l'hypothèse de la figure et du fond. Pour nous, elle est liée à la prémissse qui veut qu'il n'arrive jamais que rien n'arrive. Tant l'émetteur que le récepteur des signaux sont ainsi faits que pour comprendre ce qui se passe, ils peuvent et doivent se servir du fait que certains signaux possibles ne sont pas présents. La première étape dans la construction de l'hypothèse de la figure et du fond est un postulat de ce genre. Pour nous rendre compte la nuit qu'il y a des étoiles dans le ciel, nous devons nous servir du fait que certains organes terminaux de la rétine ne sont pas stimulés par l'obscurité. Dans les rapports humains, aucun silence n'est dépourvu de signification, et l'absence de larmes peut en dire davantage que des pages entières.

Il faut nous étendre davantage sur la ponctuation des événements interpersonnels. Toute la procédure que nous avons employée et, en vérité, toute analyse de données sur la communication est guidée par des prémisses qui définissent en quelles unités le flot des données doit être découpé. D'abord, au cours d'un examen microscopique de l'entretien, nous avons postulé que les 150 mètres de film sur lesquels l'interview était enregistré pouvaient être ponctués en incidents ou

séquences dont les débuts et les fins soient psychologiquement significatifs aux yeux des participants.

Comme on le verra, nous avons choisi certains de ces incidents pour notre étude microscopique³. Notre étude macroscopique sert à guider notre attention avec plus de précision. Bien que notre attention passe de l'interview dans sa totalité à un examen d'épisodes internes à l'entretien, pour descendre ensuite vers des détails de plus en plus fins de ces épisodes, nous travaillons toujours avec les mêmes suppositions sur la ponctuation du courant de signaux.

Connaître le fondement historique de cette hypothèse rendra plus clair ce qu'on veut dire ici. Historiquement, la linguistique scientifique a progressé très rapidement à partir du moment où certaines notions populaires essentiellement occidentales sur le langage ont été adoptées, rendues rigoureuses, et extrapolées à l'étude des détails les plus fins. Sous leur forme populaire, ces notions n'expriment, pour prendre un exemple, que le langage est subdivisible en propositions qui à leur tour sont décomposables en mots, lesquels sont subdivisibles en lettres. De profondes modifications ont été introduites dans cette hiérarchie par les linguistes qui devaient décrire le discours plutôt que le langage écrit. Mais l'idée essentielle, à savoir qu'un flux de matériaux communicationnels doit nécessairement être susceptible de multiples sous-décompositions de ce genre, est une idée fondamentale en linguistique et dans cette branche de la théorie de la communication qui s'occupe de la communication codée - un champ bien plus vaste que le domaine linguistique conventionnel. Une contribution majeure des linguistes réside dans la démonstration que le flux communicationnel contient des signaux formels au moyen desquels ses unités sont délimitées.

D'ailleurs, la théorie de la forme pose qu'une hiérarchie de subdivisions est caractéristique du processus de la perception. Nous ne percevons pas en bloc le déclenchement des terminaisons nerveuses. Mais, à partir de la douche d'impulsions nerveuses initiée par ce déclenchement, nous construisons des images d'éléments identifiables, qui s'intègrent en des ensembles plus vastes possédant une signification. Nous pouvons dès lors passer de la perception à la communication. Si la perception d'un organisme est caractérisée par des gestalten et si cet organisme est capable d'émettre des courants de communication complexes, alors ces courants doivent eux-mêmes pouvoir être disséqués en une hiérarchie de subdivisions successives. Beaucoup d'analyses de ce type seront possibles. Mais il n'y aura qu'une qui représentera correctement l'histoire naturelle de l'organisme.

Nous ne nous occupons pas seulement, après tout, du fait qu'un courant communicationnel peut être disséqué, nous nous posons aussi la question: de laquelle de ces nombreuses façons possibles devrait-on disséquer tel flux particulier? Ce que nous savons du langage et de la communication en général montre qu'il y aura toujours une ou plusieurs hiérarchies de gestalten correctes. Elles décriront toutes la façon dont le flot de messages est créé et / ou la façon dont il est reçu et interprété par celui qui l'entend. Les découvertes freudiennes montrent également que dans chaque cas étudié, plusieurs analyses différentes peuvent être correctes. Un message particulier peut être interprété simultanément de diverses façons à des niveaux

différents de l'esprit: nous nous trouvons confrontés à des problèmes de codage multiple.

Les linguistes sont en avance sur les autres historiens naturels dans l'étude de la hiérarchie des gestalten par laquelle il faudrait disséquer un genre particulier de comportement. Leurs études sont renforcées par des comparaisons interculturelles et subculturelles (entre dialectes), et par des statistiques de variations individuelles. Par ailleurs, la kinésique l'étude de la gestualité, de l'attitude et de l'activité corporelles comme modalités de la communication - s'est développée de façon relativement récente, et, comme la linguistique, parvient à un fondement scientifique solide grâce à la dissection rigoureuse du courant kinésique en une hiérarchie de gestalten et de subdivisions de gestalten.

Dans un chapitre ultérieur, Birdwhistell donnera un aperçu de la hiérarchie des unités qu'il conçoit pour la description kinésique. Il procède d'une manière comparable, mais non identique, à cette méthode de description qui a fait ses preuves en linguistique. La reconnaissance ultime de la validité de cette approche en kinésique dépendra bien entendu des résultats obtenus. Mais à priori on peut tirer un argument très puissant en faveur de la correction de cette analyse de tout ce que nous savons sur la théorie de la communication en général, et sur la communication et la perception humaines en particulier.

Pour revenir un moment à la Linguistique, il faut mentionner ici d'autres types de description que les linguistes ont mis au point. La question très complexe de la « signification » est trop vaste pour qu'on en débâte dans ce chapitre mais on peut au moins dire ceci: un enregistrement sur bande magnétique de la parole humaine contient bien plus de choses que les signaux liés à la signification lexicale de ce qui a été dit.

Si l'on transcrit simplement un enregistrement sur une feuille de papier, une partie de ce contenu plus-lexical se perdra. Mais il en survivra encore une partie dans la transcription. Et, de fait, réduire un discours à son pur contenu lexical nécessiterait une procédure très énergique (au cours de laquelle d'autres nuances non lexicales, probablement inappropriées, seraient inévitablement rajoutées). Il faudrait tout d'abord dépouiller le discours de toutes les indications portant sur le contexte dans lequel il fut prononcé, sur son auteur et sur celui à qui il fut adressé. Mais il resterait encore des rythmes et des nuances de nature non lexicale. Pour s'en débarrasser, il faudrait traduire le discours en quelque autre langue, et prendre pour traducteur quelque personne (ou machine) hypothétique, complètement insensible au contenu non lexical des langues d'origine et d'arrivée.

À mesure que nous escaladons les échelons hiérarchiques des gestalten depuis les particules les plus microscopiques de l'intonation jusqu'aux unités de discours les plus macroscopiques, chaque étape sur cette échelle est surmontée en remplaçant les unités du niveau inférieur dans leur contexte.

La « signification », au sens où ce terme est utilisé dans le langage ordinaire, émerge seulement à un niveau très élevé de cette hiérarchie. Nous faisons la distinction entre le phonème initial du mot « peter » et le pho-

nème initial du mot -butter- mais ces phonèmes sont en eux-mêmes dépourvus de signification en dehors de leur position dans une suite de phonèmes. Même les syllabes « pete » et « but » sont, en elles-mêmes, soit dépourvues de signification, soit polysémiques (sauf à partir du moment où leur signification potentielle est restreinte, des lors que nous savons quelle est leur position dans une suite de syllabes). À chaque étape en direction d'une unité supérieure - l'unité supérieure étant toujours l'unité plus petite plus son cadre immédiat -, la restriction des référents possibles devient de plus en plus sévère. La « signification », par conséquent, est fonction de cette restriction des significations possibles. Même les mots « peter » et « butter » sont encore polysémiques. Quand on ajoute le terme « blue » et « butter », l'auditeur peut être passablement certain que le référent de « peter » est un drapeau 4. Mais même alors, il y a place pour le doute.

On peut se référer au « Blue Peter » comme à un objet réel d'action ou d'observation dans le contexte plus vaste d'un bateau prêt à quitter un port particulier. Ou bien, la référence peut n'être que métaphorique si le terme est utilisé à terre. Ou encore, l'usage du terme peut n'être ni métaphorique, ni direct, mais faire partie d'un cours sur les communications maritimes. Ou enfin - comme c'est le cas ici même dans cette page -, les mots « Blue Peter » peuvent être mentionnés seulement à titre d'exemple des phénomènes communicationnels.

La signification n'approche de l'univocité ou de l'absence d'ambiguïté que lorsque l'on accepte d'examiner de très grandes unités du courant communicationnel. Et même alors, l'approche de l'ambiguïté zéro sera asymptotique. Au fur et à mesure que l'on admettra des ensembles de données plus importants, la probabilité d'une interprétation s'accroîtra, mais on n'aboutira jamais à une preuve. La situation est essentiellement la même que celle à laquelle on parvient dans la science, où aucune théorie n'est jamais prouvée.

Ce livre vise à essayer de relier les parties du courant communicationnel qu'étudie le linguiste professionnel (les phonèmes, les morphèmes, les propositions, les marqueurs de tonalité, les articulations, etc.) aux parties de ce même courant qui sont étudiées en kinésique (kines, kinémorphes, etc.). Par conséquent, une question centrale, que nous devons affronter lorsque nous analyserons les données, est de savoir dans quelle mesure il existe un rapport réciproque de « contexte » entre les éléments kinésiques et linguistiques.

Nous avons affaire à des phénomènes structurés de telle façon qu'il n'y a peut-être aucune limite supérieure à l'ordre de grandeur - spatial ou temporel - des gestalten. Concrètement, ceci voudrait dire qu'aucune collection finie de données ne conférerait une absence complète d'ambiguïté à quelque élément pris en son sein. Quelle que soit l'ampleur de la définition du « contexte », il pourrait toujours y avoir des contextes plus vastes dont la connaissance renverserait ou modifierait notre compréhension d'items particuliers.

LE CONTEXTE

Ces considérations nous contraignent à adopter une méthodologie de recherche qui repousse à plus tard la question de la « signification ». Quand nous serons

confrontés à une séquence donnée de signaux, nous différerons aussi longtemps que possible la question: « Que signifient ces signaux ? » Nous nous poserons plutôt la question indirecte :

« La signification serait-elle modifiée par un changement donné dans la séquence ou dans le contexte? » Voilà une question qu'on peut se poser et à laquelle on peut répondre sans trop de difficultés. Par exemple, nous ne nous demanderons pas si le mot « Peter » se réfère à un apôtre ou à un drapeau, mais plutôt si sa signification, lorsque le mot « Peter » suit le mot « Blue », est tout particulièrement appropriée au nouveau contexte.

Dans l'analyse kinésique, nous remettrons pareillement à plus tard la question de la signification d'un battement de paupière visible pour l'interlocuteur. Nous nous demanderons plutôt, par exemple, si la signification de ce signal eut été altérée (a) si l'autre il s'était fermé au même instant, et (b) si le clignement de l'il avait été invisible pour le partenaire. Incidemment, nous pouvons également nous demander si la signification du mot « Peter » est altérée par un clin d'œil.

Ce n'est après tout qu'un accident historique - un ancien sentier dans l'évolution de la science - qui a conduit à cette circonstance que les linguistes étudient les données visibles, alors que le kinésiste étudie les données observables. Le fait que les scientifiques se soient spécialisés de cette manière-là n'indique pas qu'il y ait une indépendance fondamentale entre ces modalités dans le courant communicationnel. C'est pour cette raison que notre travail s'appuie sur une histoire naturelle concrète - l'enregistrement de l'interaction entre le discours et les gestes de Doris et ceux de Gregory. Cette façon de replacer chaque signal dans le contexte de l'ensemble des autres signaux fonde la rigueur essentielle de notre travail 5 (...).

L'INTERACTION

À ce point, notre concept de la communication devient interactionnel, et nous en sommes intellectuellement redevables à G. H. Mead [238] et à H. S. Sullivan [309] plutôt qu'à Freud et aux psychologues de la forme. Le système que nous étudions maintenant, ce n'est plus une simple synthèse descriptive du discours et des mouvements corporels de Doris, mais l'agrégat supérieur de ce qui se passe entre Doris et Gregory.

Ce cadre plus vaste détermine la signification de ce que chaque personne dit et fait. La « licorne » de Rilke est présente dans toute conversation entre deux ou plusieurs personnes. Cette bête imaginaire évolue et change, se dissout et se recristallise sous des formes nouvelles à chaque mouvement et à chaque message. Nier la présence de la licorne ne l'empêchera pas d'exister et n'aboutira au contraire qu'à en faire un monstre.

Cette chimère poétique, il faut la rendre scientifiquement réelle aux yeux du lecteur si l'on veut qu'il comprenne l'objet de ce livre.

Chaque être humain connaît une frange d'incertitude quant au type de messages qu'il émet; et nous avons tous besoin, en dernière analyse, de voir comment sont reçus nos messages pour savoir ce qu'ils

étaient. Pour le schizophrène, c'est là souvent une vérité dramatique et frappante.

J'illustrerai ceci par un exemple. Un patient schizophrène me raconte qu'il a construit la muraille de Chine, qu'il a traversé le Pacifique à la rame et qu'il a débarqué à Seattle. Il s'est alors rendu à pied en Californie où « ce peuple se prit d'amitié pour lui ». Il présente ce récit comme s'il s'agissait d'un énoncé de faits. Mais qu'il s'agisse pour lui d'un énoncé de faits dépend de ma réaction. Si je dis: « c'est une absurdité, car vous êtes né en Californie », je le confirme par là même dans son opinion que son récit doit être pris au sens littéral. Je l'ai démenti comme s'il s'agissait d'un énoncé littéral et celui-ci existe désormais à ses yeux en tant qu'énoncé littéral devant être défendu comme tel. À partir de là, on s'engage dans un débat qui ne porte plus sur la question: « cette narration est-elle un énoncé de faits? », mais sur la question de diversion: « s'agit-il là d'une relation authentique des faits? ».

La réponse que nous obtenons nous dit quelque chose sur la disposition du récepteur une fois qu'il a reçu les signaux que nous avons émis. Il peut être manifeste qu'il a mal interprété le message, de façon grossière ou subtile. Cependant le statu quo qui prévalait lorsque nous avons émis le message n'existe plus désormais, et répéter simplement le message ne suffira pas. Nous communiquons dorénavant avec une personne dont les rapports à notre égard sont différents de ce qu'ils étaient un instant plus tôt. Et c'est à partir du cadre de ce nouveau rapport qu'il nous faut maintenant parler.

Entre tous les éléments et toutes les péripéties de la formation et de la reformation des rapports humains, le processus le plus intéressant est peut-être celui par lequel les sujets instaurent des règles communes pour la création et la compréhension de messages. Quelle que soit la réponse que je puisse faire au récit illusoire du patient, elle propose une convention qui nous sert à tous deux de guide dans notre compréhension du message. Si je démens la vérité factuelle de la narration, je propose implicitement de nous accorder à la considérer comme étant littérale. Si, par contre, je lui demande s'il pense que ses parents prirent part à la construction de la « muraille de Chine » qui le sépare d'eux, je lui propose de nous accorder sur un ensemble différent de règles pour créer et pour comprendre ce genre de messages. Les systèmes de règles possibles que deux personnes peuvent avoir en partage sont nombreux et complexes. Parmi ceux-ci, il faut mentionner un système que l'on a caractérisé de symbiotique. Cette désignation, telle que je la comprends, se réfère à un système de conventions non verbalisées et d'ordinaire inconscientes où, par exemple, A et B « sont d'accord » pour prendre leurs messages respectifs dans un autre esprit que celui dans lequel ils furent forges. En feignant de ne pas remarquer les nuances et les insinuations, ou en voyant des sous-entendus qui n'étaient pas intentionnels, les personnes maintiennent un étrange simulacre de compréhension.

La distorsion de code

Dans cet ouvrage, nous ne prêterons que peu d'attention aux échecs de la communication qui sont dus au caractère aléatoire des signaux occasionnés par un bruit de fond ou par un traitement sensoriel imparfait.

Nous nous penchons sur un phénomène plus subtil, celui de la déformation des messages produite par une divergence sur les postulats qui régissent la production et la compréhension des messages - c'est-à-dire sur les règles de codage explicites ou implicites.

Imaginez une machine qui a pour fonction de télégraphier un schéma en noir et blanc (un tableau forme entièrement de rangées de points) à une autre machine. La machine émettrice transmettra une série d'impulsions électriques telle que chaque impulsion ou absence d'impulsion soit une réponse positive ou négative à la question: « y a-t-il un point dans l'espace en question? ». Lorsque la machine émettrice parviendra à la fin d'une ligne de points, elle transmettra un signal spécial qui entraînera la machine réceptrice à passer à la ligne suivante. Sinon, les machines devront avoir été ajustées l'une à l'autre de telle manière qu'elles opèrent en fonction d'une convention commune régissant le nombre de points contenus dans une ligne. Une divergence sur les termes de cette convention introduira une distorsion de code. Auquel cas, la machine réceptrice réalisera une figure qui sera peut-être un enregistrement parfaitement exact de la série de signaux émis mais qui, prise en tant que figure, sera une déformation de l'original.

figure 1

A est une figure à transmettre B est la version déformée réalisée lorsque la machine réceptrice agit en prenant pour prémisse qu'il n'y a que 16 carrés dans chaque rangée au lieu de 17.

La figure 1 montre l'effet de distorsion de code, et il est utile de souligner la différence fondamentale entre ce genre de distorsion et la perte d'information occasionnée par le bruit entropique. Dans le cas du bruit entropique, l'information est irrémédiablement perdue. Ce qui s'est produit dans le cas du bruit de code, c'est une distorsion systématique, dont la correction est concevable.

Pour effectuer cette correction, on a seulement besoin de certains moyens permettant à l'émetteur et au récepteur de communiquer à propos des règles de communication. Ceci présente des difficultés spécifiques, mais une thèse fondamentale de ce livre est qu'au niveau humain une telle communication portant sur les règles de la communication se produit constamment. C'est là, en fait, le processus par lequel la « licorne » est continuellement créée et recrée. Quand mon patient raconte son histoire de la « muraille de Chine », quelle que soit la réponse que je lui fais, il s'agit d'une communication qui lui est adressée, portant sur la façon dont j'ai reçu son message, et qui lui indique par conséquent (idéalement) la façon dont il devrait l'énoncer à nouveau afin d'être en mesure de me faire parvenir le message qu'il désire que je reçoive. Elle lui dit comment coder ses messages de telle manière qu'ils suscitent une réaction appropriée de ma part.

Il est à nouveau nécessaire d'insister sur le caractère inconscient de presque toute communication. Nous ignorons à peu près tout des processus par lesquels nous fabriquons nos messages, et des processus par lesquels nous comprenons les messages des autres et y répondons. Nous n'avons pas non plus conscience d'ordinaire de bien des caractéristiques et composants des messages eux-mêmes. Nous ne remarquons pas à quels moments nous tirons sur notre cigarette, cli-

gnons des yeux ou haussons les sourcils. Mais le fait que nous ne prêtions pas attention à ces détails de l'interaction n'implique pas qu'ils soient sans conséquence sur le cours de la relation. Nous sommes pour l'essentiel inconscients des conventions passagères que nous passons sur la façon dont les messages doivent être compris; de même sommes-nous inconscients du dialogue continu qui porte sur ces conventions.

Ce dialogue n'a pas seulement lieu entre des personnes et au sujet des conventions qu'elles établissent. C'est aussi, et voilà qui est plus singulier, un dialogue qui régit ce que chaque personne est. Quand A fait des ouvertures à B que ce dernier repousse, cette épreuve représente pour A plus qu'une simple suggestion sur la façon dont il doit coder ses messages lorsqu'il a affaire à B. Dans le langage de tous les jours, nous disons que l'amour-propre d'une personne est rehaussé ou diminué par les réactions des autres. Ou encore, nous disons qu'il « se voit de façon différente ». En termes communicationnels, on peut traduire ceci en déclarant que les règles mêmes de la perception de soi, les règles qui gouvernent la formation d'une image de soi, sont modifiées par la façon dont les autres reçoivent nos messages.

Apprentissage et pathogénèse

Ce livre est en partie une étude sur la manière dont fonctionne la communication entre deux personnes, mais c'est également une étude sur les cas où la communication ne fonctionne plus - c'est-à-dire sur certaines pathologies de la communication.

Si l'on veut établir un pont entre l'étude de la pathologie fonctionnelle en psychiatrie et les pathologies de la communication, il est nécessaire d'insister sur l'existence des faits constitués par l'apprentissage et le conditionnement. Deux considérations sont alors tout particulièrement pertinentes. En premier lieu, tout échec de la communication est douloureux. En second lieu, l'organisme en cours d'apprentissage généralise toujours à partir de son expérience. De plus, l'opération de communication est un apprentissage permanent de la façon de communiquer: les codes et les langages ne sont pas des systèmes statiques que l'on peut apprendre une fois pour toutes. Ce sont plutôt des systèmes de modification des conventions et des prémisses qui gouvernent la manière dont les messages doivent être élaborés et interprétés. Tout signal instituant une nouvelle prémisses ou une nouvelle convention qui rapproche davantage les gens ou leur procure une plus grande liberté peut être une source de joie. Mais tout signal qui dérape et s'égaré est à quelque degré une source de souffrance pour chacun d'eux. Le courant permanent de la communication est donc, pour chaque individu, une chaîne continue de contextes d'apprentissage et, plus particulièrement, d'apprentissage des prémisses de la communication.

À ce point, il est nécessaire de se pencher sur certains aspects du processus d'apprentissage et d'élargir la théorie conventionnelle de l'apprentissage. Notre but est de la rendre pertinente pour l'analyse des échanges de signaux entre personnes. L'expérience typique, en psychologie de l'apprentissage, implique deux entités, un expérimentateur et un sujet, et les conclusions théoriques que l'on en tire sont énoncées d'ordinaire sous forme de régularités psychologiques décrivant le sujet. Par contraste, je considérerai ici la situation expérimentale comme une interaction qui

implique deux entités dont les rapports mutuels m'intéressent. Je considérerai leurs relations comme caractérisées formellement par un échange qui se répète au cours d'« essais » successifs. J'avancerai l'hypothèse que le sujet n'est pas le seul à être soumis à un processus d'apprentissage; l'expérimentateur l'est aussi, le processus étant déterminé - au moins en partie - par les renforcements fournis par le sujet.

Mais au préalable, il est nécessaire de définir une hiérarchie des degrés de l'apprentissage, ce qui peut se faire comme suit 6 :

1. Il s'avère que le phénomène d'apprentissage le plus simple est la réception d'une information ou d'un ordre. L'événement que représente la perception d'un coup de sifflet peut constituer, pour un chien, une information importante ou un ordre. Avant d'avoir entendu le sifflet, il était dans une autre disposition. Je considérerai ce changement de disposition comme le phénomène d'apprentissage le plus simple⁷. Il est important de remarquer que ce phénomène est excessivement difficile à étudier et qu'il n'a pas fait l'objet d'une étude expérimentale directe. Il a cependant été un pôle majeur de la théorie. Ce qui semble s'être produit, c'est qu'afin de parvenir à une théorie qui rende compte de ce que j'appelle l'Apprentissage I, Les psychologues ont dû fournir une certaine description de ce processus de degré zéro, c'est-à-dire une certaine transcription verbale du type de message que le chien a reçu. Si l'on en croit la théorie de l'« effet », ce message est une promesse de récompense ou une menace de punition, tandis que la théorie de l'association propose une description en termes plus automatiques et moins intentionnels de la réponse du chien.

2. L'apprentissage I est celui sur lequel a convergé l'immense masse des travaux expérimentaux. Ici, le mot « apprentissage » se réfère à un changement dans la capacité du chien à réagir aux perceptions ou aux signaux qu'il reçoit. Ce qu'étudient les expérimentateurs, ce sont les changements dans le comportement du chien résultant d'une série d'essais. Les phénomènes étudiés sont d'un degré différent et supérieur à ceux évoqués au paragraphe précédent. La question qu'on se pose n'est pas de savoir « quel changement se produit chez un chien quand il entend un coup de sifflet », mais « quels changements se sont produits dans le changement qui affecte un chien lorsqu'il entend un coup de sifflet ». Cette subtile différence dans la question que se pose l'expérimentateur met les théoriciens dans l'impossibilité formelle de déduire les réponses à la première question à partir de données recueillies pour répondre à la seconde. Les behavioristes avaient la logique pour eux lorsqu'ils voulaient absolument que nous ne nous posions jamais la question de savoir ce qu'éprouve subjectivement le chien. Essayer de déduire ce qu'éprouve le chien à partir de données qui ne pourraient jamais mettre en lumière qu'un changement dans ce qu'il éprouve, c'est tenter l'impossible au plan de la logique. À partir des caractéristiques d'une classe, je ne peux tirer aucune déduction sur l'identité éventuelle d'un membre de cette classe.

3. L'Apprentissage II est un phénomène de laboratoire bien connu, mais qui n'a reçu qu'une faible attention de la part des expérimentateurs. Si l'on décrit l'Apprentissage I comme « apprendre à recevoir des signaux », on peut alors décrire l'Apprentissage II comme «

apprendre à apprendre à recevoir des signaux ». Ce qui se passe dans le laboratoire, c'est que l'animal a acquis un certain talent ou une certaine habileté dans l'Apprentissage I8. Ce phénomène a été déterminé par Hull [181] au cours d'une étude sur l'apprentissage par cœur de syllabes dépourvues de signification, et par Harlow [1641] Lors d'une étude sur la résolution des problèmes chez les singes Rhésus.

4. Il n'existe aucune raison théorique de nier la possibilité d'un Apprentissage III ou d'autres supérieurs encore, bien que l'existence d'aucun d'eux n'ait été démontrée. La hiérarchie dont il s'agit dans cette discussion est ainsi faite qu'il n'existe pas d'autre limite supérieure à la série que celle que fixent les limitations de la structure du cerveau. Le nombre de neurones étant fini, il est certain que tout organisme connaît en pratique une limite supérieure au nombre de degrés d'apprentissage dont il est capable.

L'examen de cette hiérarchie de l'apprentissage révèle que la différence entre n'importe quel degré d'apprentissage et le degré qui lui est immédiatement supérieur est essentiellement une différence dans la taille de la gestalt. Le degré supérieur est toujours établi en démontrant qu'un changement résulte d'une gestalt plus grande, cette dernière étant en général constituée par une multiplicité de gestalten caractéristiques du degré inférieur. Mais bien que cela semble généralement être le cas, il n'existe aucune prémisses théorique qui puisse nous permettre d'évaluer le coefficient de multiplication, et il est nécessaire de considérer comme au moins théoriquement possible le cas pour lequel ce coefficient serait réduit à l'unité.

Il est concevable qu'un simple additif à ce qui se présente comme un contexte d'apprentissage de degré inférieur puisse précipiter des changements majeurs d'un degré supérieur, par lesquels toute l'expérience acquise au degré inférieur serait recadrée et réorganisée. Nous rencontrons ici une imprévisibilité du type de celle notée plus haut lors de la discussion sur l'indétermination de la signification. Plus la masse des données sera grande, plus s'accroîtra la certitude de l'interprétation, mais il ne sera jamais possible d'être sûr que le dernier accroissement de données n'exigera pas de nous une interprétation totalement neuve. Il existe donc une analogie - qui revient peut-être à une identité - entre les hiérarchies de gestalten qui déterminent la signification et la hiérarchie de gestalten que nous appelons ici des contextes d'apprentissage.

Ces questions abstraites deviennent plus claires si nous disons qu'en termes populaires on appelle l'Apprentissage II (ou de degré supérieur encore) un « changement de caractère ». Supposons, si vous le voulez, qu'un organisme devienne « intelligent » à force d'avoir affaire à des contextes d'apprentissage pavlovien9. Il est possible de décrire le changement auquel nous nous référons ici à la fois comme un changement dans les attentes de l'organisme et comme un changement dans ses habitudes d'apprentissage. Si nous parlons en termes d'attente, nous dirons que l'organisme s'attend désormais le plus souvent à ce que son univers vécu soit ponctué en séquences qui ressemblent au contexte pavlovien, à savoir en scènes dans lesquelles certaines perceptions peuvent être utilisées comme une base de prédiction d'événements ultérieurs. Ou bien, si nous parlons en termes d'habitudes d'apprentissage, nous dirons que cet organisme réagira à la certitude prévue

de ce qui doit se produire (par exemple, en salivant), mais qu'il ne tentera pas de changer le cours des événements. En un mot, l'organisme est devenu « fataliste », et l'examen des caractéristiques formelles du contexte d'apprentissage nous a fourni une définition d'une forme particulière de « fatalisme ».

Les psychiatres s'intéressent surtout à l'Apprentissage II. Si une patiente dit à un psychiatre qu'elle est capable de se servir d'une machine à écrire, le psychiatre n'y prêtera que peu d'attention, car elle n'a relaté que le résultat d'un Apprentissage I. Mais lorsque la patiente enchaîne sur une description du contexte dans lequel elle a appris à taper à la machine et lui raconte que son professeur la punissait chaque fois qu'elle commettait une faute, mais ne lui faisait jamais de compliments sur ses progrès, le psychiatre tendra l'oreille: il verra dans ce récit un exposé du type d'effets que le contexte de l'apprentissage à taper à la machine peut avoir eu sur les habitudes et sur les attentes du patient - c'est-à-dire, sur son caractère10. Cette extension de la théorie de l'apprentissage qui consiste à distinguer des degrés d'apprentissage rend ce corps de savoir expérimental tout particulièrement intéressant pour le psychiatre. En fait, le fossé traditionnel entre expérimentalistes et cliniciens semble provenir du fait que les expérimentalistes ont surtout étudié l'Apprentissage I, tandis que les psychiatres s'intéressent avant tout aux effets de l'Apprentissage II, puisqu'ils tentent de les évaluer dans leur diagnostic, ou d'en venir à bout au cours de leur thérapie.

Si cette description de l'apprentissage est en substance correcte, à savoir s'il existe réellement une hiérarchie de degrés d'apprentissage et si la distinction de ces degrés représente un peu plus qu'un simple artifice de description, il devient alors théoriquement probable qu'il existe des séquences complexes d'expériences et d'actions telles que l'apprentissage correspondant à l'un des degrés contredise peu ou prou l'apprentissage propre à quelque autre degré. Nous imaginerons, par exemple, qu'un sujet humain puisse faire l'expérience d'une longue série d'apprentissages pavloviens mais puisse être pénalisée (Bateson et al. [21]) pour avoir fait preuve de « fatalisme » 11. Autre exemple, on pourrait habituer quelqu'un à la soumission, mais le punir continuellement sur les détails les plus infimes de l'exécution de chacun de ses actes d'obéissance. Entre adultes, le cas est bien connu, et peut contribuer à créer de « mauvais rapports personnels ». Lorsqu'il se produit entre parents et enfants en bas âge, il est, je pense, pathogène dans certaines circonstances.

LES CONTEXTES PATHOGÈNES

Nous savons désormais clairement, tout au moins de façon formelle et abstraite, que les structures d'échanges nous devrions rechercher dans nos données. La discussion qui a précédé ce réexamen de la théorie de l'apprentissage avait trait à l'instauration de conventions et de prémisses de communication. Mais il est évident qu'une prémisses de communication, une règle qui gouverne la manière dont les messages doivent être construits ou interprétés, entretient le même rapport avec le message en question que celui qui peut s'établir entre deux degrés d'apprentissage, supérieur et inférieur.

L'acceptation de ce que j'ai appelé une prémisse de communication est le même phénomène que l'acceptation d'un rôle: c'est un changement momentané ou durable d'habitudes et d'attentes. Et le terme de « rôle » ne désigne qu'une certaine phase du changement de caractère, qu'elle soit brève ou durable. Ce terme décrit la structure du comportement offert par une personne donnée dans le contexte d'apprentissage que constitue un système de deux personnes.

Il s'ensuit que ce que nous devons rechercher dans les données, ce sont des séquences, et, au méta-niveau, des séquences de séquences. Les unités pertinentes seront ces segments du flux communicationnel qui constituent des contextes d'apprentissage. Les problèmes de pathologie au sein du flux deviendront aisément identifiables lorsque nous verrons des cas construits de manière telle que l'apprentissage acquis dans une petite séquence sera contredit par l'apprentissage acquis dans une séquence plus vaste dont la plus petite serait une composante. Théoriquement, nous pouvons nous attendre à des cas dans lesquels la partie et le tout seront identiques - où le coefficient multiplicateur entre la partie et le tout est l'unité: un seul et même contexte (vu de deux façons différentes) peut proposer un apprentissage contradictoire à différents niveaux.

Il faut à présent signaler un autre phénomène singulier - à savoir que les prémisses de la communication sont généralement auto-justificatrices. Par leur fonctionnement même, elles peuvent créer le consensus qui semblera les justifier. Celui qui croit que tout le monde est son ami ou son ennemi - émettra des messages et agira significativement en fonction de sa prémisse. Il affrontera le monde d'une manière qui poussera ce même monde à confirmer sa conviction. Or, il a acquis cette conviction en premier lieu sous l'effet cumulé des contextes d'apprentissage qui constituaient antérieurement son flux communicationnel avec une certaine personne.

Une étude sur les psychopathologies fonctionnelles devient ainsi une recherche sur la dynamique de la communication vécue par le patient. Mais chose assez singulière, en raison même du fait que les prémisses communicationnelles sont auto-justificatrices, il n'est pas souvent nécessaire de remonter dans le passé pour étudier leur étiologie. Les prémisses sont auto-justificatrices dans le présent et par conséquent celui qui a l'esprit « dérangé », comme celui qui est normal, crée continûment autour de lui l'environnement qui fournit l'étiologie typique de ses habitudes communicationnelles - de ses symptômes. Il suffit d'examiner les rapports familiaux actuels d'un patient pour voir fonctionner ici et maintenant la constellation qui est à l'origine de ses symptômes. De fait, il est possible et fructueux d'étudier le fonctionnement d'un hôpital psychiatrique classique pour y découvrir des indices de la raison pour laquelle les patients sont mentalement malades.

Cette ample description des échanges interpersonnels comme une série de contextes d'apprentissage suggère la possibilité de deux sortes de résultats psychopathologiques: l'apprentissage d'une erreur particulière, et la rupture ou distorsion du processus d'apprentissage lui-même. Historiquement, c'est le premier résultat qui fit l'objet de la plus grande attention dans les premiers temps de la psychanalyse, quand on insistait sur le fait que certaines névroses

proviennent d'expériences uniques et extrêmement douloureuses vécues durant l'enfance. En fonction de ce qui a été dit plus haut, nous pourrions repenser cette théorie et y voir un apprentissage de l'erreur - l'erreur étant alors une généralisation impropre d'une expérience personnelle terrifiante, douloureuse ou trop gratifiante. Aujourd'hui, on attache moins d'importance théorique à cette forme de pathogenèse, mais son existence, toutefois, n'est pas contestée.

Par contraste, la théorie psychiatrique moderne insiste davantage sur les résultats psychopathologiques qui proviennent d'une expérience continue et répétée plutôt que d'un traumatisme isolé. De ce point de vue, la probabilité qu'une simple erreur soit engendrée chez un individu lors d'un apprentissage est bien moindre, puisque, après tout, ses opinions, issues d'une multitude de cas, sont dans cette même mesure justifiées par la répétition des cas. À partir de ce genre d'étiologie, il faut plutôt s'attendre à la distorsion du processus d'apprentissage lui-même. Il s'agit d'un type de résultat pathologique plus abstrait, plus insaisissable, et plus difficile à corriger par quelque pratique thérapeutique, puisque tout apprentissage lors de cette expérience passera par le processus d'ores et déjà déformé.

Il est toutefois nécessaire de donner quelque substance à l'expression « distorsion de l'apprentissage ». Il me faut indiquer quelles sortes de séquences interpersonnelles pourraient avoir cet effet sur l'un et / ou l'autre des participants.

Un contexte d'apprentissage est un segment structure de façon bien déterminée du courant d'échange entre deux personnes. Nous savons grâce aux données expérimentales que, tout en étant extrêmement variable, une certaine structuration des contextes d'apprentissage est toujours présente. Les événements dont se compose le contexte (stimulus, réaction et renforcement) peuvent être diversement reliés entre eux et constituer néanmoins une totalité structurée. En d'autres termes, nous avons ici affaire à des gestalten (les unités de l'échange) et nous sommes donc à nouveau confrontés à la nature particulière de ces unités. Bien qu'elles soient pour une bonne part l'œuvre des individus concernés, et qu'elles soient nécessairement le produit de la manière dont ces individus perçoivent et ponctuent ce qui se passe, leur perception est inéluctablement guidée par la culture et par l'arbitraire social. Cette perception peut être rigide ou flexible. Mais le fait essentiel est que les règles de cette ponctuation font partie de ce système de conventions et de prémisses sur lequel repose la communication. Il faut en effet considérer l'apprentissage de la communication comme une série de contextes emboîtés.

Ce que je suis en train de décrire est une procédure étrangement invertie, un processus en quelque sorte love sur lui-même. On peut exprimer cela de bien des façons, et peut-être la plus simple est-elle d'énoncer que le courant communicationnel est une série ordonnée de contextes à la fois d'apprentissage et d'apprentissage à l'apprentissage.

Des lors, la signification de l'expression « distorsion des processus d'apprentissage prend forme. Elle se référerait à tous les cas où un individu ponctue le courant de communication d'une manière différente de

celle de son interlocuteur, mais qui sont néanmoins renforcés par la souffrance résultant de sa vision idiosyncrasique de la relation. De son point de vue de locuteur, il croira s'être attiré une sanction pour ce qu'il pensait être en train de communiquer, alors qu'il subit en fait une punition fondée sur la perception de ses messages par l'autre.

Il est clair que cet enchaînement d'idées, s'il est en substance correct, va nous conduire à une théorie formelle de la stabilité et de l'instabilité dans les rapports humains. Nous pourrions par conséquent effectuer des recherches sur ce que les ingénieurs appellent des critères de stabilité. Est-il possible de classer les degrés et les types de malentendus de façon à distinguer les situations qui seront corrigées par les participants (si bien que le système se maintient dans un état d'équilibre) d'autres situations, qui conduisent à une détérioration progressive ? à l'heure actuelle, une telle question ne peut être posée qu'en termes très généraux, et il n'est pas possible de concevoir une réponse significative. Un point intéressant doit cependant être signalé. Nous avons affaire à des entités dont le comportement n'est en aucun cas descriptible en termes d'équations linéaires ou de logique monotone. En fait, le phénomène suivant semble se produire dans beaucoup de cas. Un processus de changement progressif s'installe dans une relation dyadique. La situation devient alors plus ou moins intolérable pour l'un et / ou l'autre des partenaires, et, au paroxysme de la tension, une explosion se produit. À la suite de quoi, le système retourne à l'état qu'il connaissait avant le changement. Mais il se peut aussi qu'émergent des structures de communication entièrement nouvelles. Il existe, après tout, des séquences d'échange plus vastes et plus longues qu'aucune de celles que nous avons rencontrées à l'intérieur des brèves tranches de données sur lesquelles repose ce livre.

Du peu que nous savons des rapports entre les détails subtils de l'interaction humaine et les cycles plus longs du cours d'une existence, il y a tout lieu de croire que les cycles plus longs sont toujours des agrandissements ou des reflets répétés du modèle inclus dans les menus détails. À vrai dire, cette hypothèse d'après laquelle le microscopique reflète le macroscopique est une justification majeure de la plupart de nos procédures de tests. Une fonction majeure des techniques de micro-analyse est par conséquent d'aboutir, à partir de petites quantités de données, à des aperçus pénétrants sur les rapports humains, qui autrement n'auraient pu être obtenus qu'à l'aide d'une observation de longue haleine, ou à partir des données notoirement sujettes à caution de la reconstitution par anamnèse.

Au fond, ce qui nous intéresse dans ce livre, c'est de présenter les techniques de l'examen microscopique des rapports interpersonnels. Bien que, cela va de soi, les mots que se disent les sujets aient de l'importance, la question à laquelle nous nous attachons, celle de la description des relations entre les sujets, n'est pas une question à laquelle on peut répondre à l'aide d'un quelconque résumé de la signification lexicale de leurs messages. Il y a une immense différence entre la description mécanique: « A a donné à B telle et telle information », et la description de l'interaction, où « A a répondu immédiatement à la question de B ».

Le but ultime des méthodes esquissées à grands traits dans ce livre est d'aboutir à une présentation des processus par lesquels s'agencent les relations entre les hommes. Une étude de ces rouages qui ne tiendrait pas compte du contexte qui les dépasse ne peut offrir d'intérêt à long terme; une analyse des relations interpersonnelles qui ne serait pas consolidée par un exposé de la complexe machinerie qui les sous-tend ne peut mériter notre confiance.

Gregory Bateson

-
- 1 *Il s'agit de l'ouvrage *The Natural History of an Interview* [236], dont le présent texte constitue l'introduction.*
 - 2 *Le terme d'identification était peut-être un choix malencontreux pour deux raisons: tout d'abord l'expression « A identifie B à son père » est l'énoncé d'un transfert. Ensuite, l'expression « A est en train de parfaire son identité-ego » suggère (comme un idéal) la soustraction de a à toutes les erreurs du transfert, de la projection et de l'identification.*
 - 3 *Il s'agit notamment de la « scène de la cigarette » analysée par Ray Birdwhistell (cf. p. 160190).*
 - 4 *Blue Peter: Terme utilisé pour designer le pavillon de partance d'un navire marchand.*
 - 5 *Le contexte d'un signal émis par Doris ne comprend pas seulement les autres signaux qu'elle a récemment émis elle-même plus ceux qu'elle émet peu après; il comprend également la pièce dans laquelle elle pane, le sofa sur lequel elle est assise, les signaux émis par Gregory, son interlocuteur, ainsi que par le petit garçon, Billy, et les inter-relations entre tous ces éléments.*
 - 6 *La numérotation des degrés a été modifiée (décalée d'une unité vers le bas) afin de correspondre à celle que Bateson utilise dans son article le plus achevé sur la question: « Les catégories de l'apprentissage et de la communication », in *Vers une écologie de l'esprit*, t. I, [17, p. 253-282]. Une note sur l'apprentissage secondaire, devenue ainsi inutile, a été supprimée. Quelques notes d'éclaircissement ont été ajoutées.*
 - 7 *C'est « 1'Apprentissage zéro ».*
 - 8 *Il à appris à apprendre: C'est l'Apprentissage II.*
 - 9 *Ou apprentissage I.*
 - 10 *Ce changement de caractère relève de l'Apprentissage II.*
 - 11 *Le « fatalisme » étant un aspect de « l'apprentissage à l'apprentissage », il relève de l'Apprentissage II, on l'a vu.*